

## RECUEIL DE NOUVELLES

### CONCOURS 2024



La chartreuse de



## PREAMBULE

*Ce corpus a pour objectif de vous faire découvrir les nouvelles proposées dans le cadre de l'édition 2024 de notre concours de nouvelles*

*« Eaux troubles à la Chartreuse »*

*Vous trouverez les productions retenues par le jury pour chaque catégorie du concours adultes et jeunes Nous avons choisi de vous proposer ces écrits tels que nous les ont livrés les auteurs*

*Bonne découverte*



## **SOMMAIRE**

### **CONCOURS ADULTE**

<b>Fanny RENARD</b>	Domina Alba	p.4-15
<b>Mireille BOUSSET</b>	Et si c'était vrai	p.16-29
<b>Eric DEVERREWAERE</b>	Bienvenue chez les Dom	p.30-39
<b>Sandrine SAINT PAUL</b>	Repentis	p.40-44

### **CONCOURS JEUNE**

<b>Apolline Copin</b>	L'un des leurs	p.45-53
<b>Kira STEPANYK</b>	L'horloge des ruines	p.54-65





**Fanny RENARD**

## Domina Alba

**L**orsque Hugues arriva devant la porte du monastère, il avait la sensation qu'il allait rendre son dernier repas sur le seuil. La route avait été laborieuse, sinueuse même, sur les derniers milles de son long voyage d'une journée entière entre la glorieuse Riom et le modeste édifice qui était désormais sa nouvelle demeure. Les premières heures avaient pourtant été agréables, claires et radieuses, en passant par les hauteurs de Castrum Guidonis et le château de Tournoël ; les choses ont commencé à se gâter vers le Puy de Paugnat, lorsque la route jusqu'alors relativement clémente s'était mise à tourner et à faire de joyeux détours, à la manière des bourrées les plus alambiquées. Le pauvre voyageur, peu habitué aux tumultes des carioles et étant, en bon Auvergnat, un marin d'eau douce, avait alors prié sincèrement pour que le périple ne s'éternisât pas trop, persuadé qu'il n'en sortirait pas indemne. Tandis que le soleil déclinait sur la chaîne des Puys et que les arbres devenaient plus hostiles, plus épineux, le jeune noble se demandait s'il avait vraiment fait le bon choix en partant ainsi à l'aventure pour en



fuir une autre, plus redoutable : celle d'une guerre qui se préparait, une guerre qui risquait de durer très longtemps. En tant que fils dernier-né d'une nombreuse et puissante famille, il n'avait pourtant pas vraiment eu le choix ; soit il prenait les armes pour porter haut les armoiries de ses ancêtres, soit il trouvait une porte de sortie qui ne déshonorât pas son nom. N'étant ni très courageux ni fort créatif, il avait alors opté pour la voie monacale, subitement saisi d'une ferveur religieuse qui le prit, aux yeux de ses parents, comme on attrape la fièvre. Les lettres furent alors envoyées, et on expédia le jeune illuminé à la Chartreuse Port-Sainte-Marie, assez loin pour oublier son existence avant de poser trop de questions sur ce choix pacifiquement stratégique.

Cependant, debout tant bien que mal devant l'austère porte en bois du monastère, le jeune homme eut tout à coup des doutes sur la pertinence de sa décision : était-ce *bien* de devenir moine par peur, sans vraiment croire en la puissance de Dieu ? Pour la première fois de sa jeune et insouciant vie, celui qui avait eu jusqu'à ce jour tous les avantages de la noblesse sans en porter le poids des responsabilités se posa sincèrement la question. En bon fils de Baron, il avait évidemment été baptisé et instruit



selon les préceptes catholiques ; seulement, ces dernières années avaient davantage été occupées par une heureuse instruction à l'oisiveté, en se perdant dans différents ouvrages relatifs aux folklores des régions environnantes. La compagnie d'un certain fils de Duc de Poitiers, auréolé de légendes et se revendiquant issu de la lignée directe de la fée Mélusine, n'y était peut-être pas pour rien. Cette inspirante camaraderie avait en tout cas dévié Hugues du chemin de la chrétienté, chemin qui venait subitement de le rattraper par la manche en face de cette porte aux allures de Jugement Dernier.

Après avoir assez sérieusement hésité entre rester planté là toute la nuit en attendant que la lumière du soleil levant lui donnât le courage de frapper à la porte et tourner les talons pour rentrer à pied jusqu'à la ville de Saint Amable, le jeune homme soupira, grommela quelques épithètes peu charitables pour désigner sa posture poltronne et frappa enfin, trois coups brefs qui résonnèrent funestement dans l'air humide du soir. La porte s'ouvrit assez vite sur un homme jeune, mais que la tonsure et le teint grisâtre vieillissaient quelque peu.

« Vous êtes le novice qui devait arriver aujourd'hui ? Nous vous attendions plus tôt. Venez. »



Muni d'une simple torche, le moine conduisit son hôte dans un couloir sombre. Pourtant, avec une observation plus minutieuse des traits de son compagnon, le nouvel arrivant s'aperçut que ce qu'il avait pris pour un teint gris était en réalité une barbe naissante sur les maigres joues de son guide.

« Vous êtes moine depuis combien de temps ? » Il n'aurait su dire pourquoi, mais les murs humides de l'édifice faisaient naître en lui une sourde tristesse, qu'il essayait tant bien que mal de faire fuir par une conversation humaine, aussi triviale fût-elle.

« Je suis frère, c'est un peu différent. Je travaille pour le monastère. Vous apprendrez à nous distinguer. Cependant, je dois vous avertir : en vous engageant ici, vous épousez une vie de silence et de solitude, autant vous y habituer dès maintenant en limitant la parole. »

Hugues faillit s'arrêter, sidéré. Il n'avait pas encore pris conscience de tout ce que son choix impliquait. Alors c'était cela, sa vie, désormais ? N'aurait-il pas mieux valu choisir le combat pour une noble cause, auprès de camarades qu'il aurait appris à connaître, avec des idéaux humains ? Était-il vraiment à la hauteur des sacrifices du divin ? Réprimant une larme qui voulait sortir, le jeune homme serra ses dents et suivit le pas cadencé du frère, qui s'arrêta bientôt devant une petite cellule



dont la porte était déjà ouverte. Le noble jeta un regard piteux sur sa chambre : bien loin des riches tapisseries qu'il avait toujours connues, des meubles en bois laqué et de la cheminée aux lueurs réconfortantes qui lui offrait un luxe réconfortant, il allait dorénavant devoir s'habituer au vide et à l'étroitesse de cette pièce que seule une âme charitable ou terriblement sarcastique pouvait nommer « chambre », tant le mobilier était réduit au minimum vital. De manière assez saugrenue, Hugues se demanda comment se sentaient les prisonniers que l'on enfermait toute une vie au cachot. D'un geste de la tête, il remercia son guide qui s'inclina en silence et le laissa là, à contempler les conséquences concrètes de sa propre turpitude. Quand il fut certain d'être bien seul, enfin, il s'accorda un long soupir, à mi-chemin du gémissement plaintif, mais refoula malgré tout ses larmes : il avait choisi cette voie, hors de question de se laisser aller. Coûte que coûte, il resterait digne. L'ancien enfant était resté à Riom, c'était un homme qui était arrivé en ces lieux.

Si les premières semaines furent particulièrement difficiles, Hugues finit par trouver sa place parmi les ombres blanches qui étaient ses nouveaux frères, et découvrit même quelques sources



de plaisir dans cette vie étrange : d'abord, le cadre qui était magnifique, contrairement à la première impression sinistre qu'il en avait eue en arrivant. Une fois les ombres nocturnes dissipées, le lieu était étonnamment lumineux et même assez gai, avec la Sioule qui ponctuait les abords du monastère de son chant aquatique. Très vite, le jeune homme était tombé sous le charme de cette vivace petite rivière qui lui rappelait les nombreuses fontaines de sa ville de naissance, et il s'était arrangé pour être à la charge de la vaisselle du soir, afin de profiter de ses clapotis au crépuscule. Là, il pouvait laisser divaguer son esprit au rythme des vaguelettes d'une eau qui n'était jamais calme, jamais claire, mais toujours saisie d'une vie propre, comme s'il s'était davantage agi d'un esprit facétieux que d'un élément primitif. Le novice se demandait bien pourquoi une telle merveille portait un nom aussi peu élégant que « Sioule », mais n'osa jamais poser la question à l'un de ses camarades ; au demeurant, il ne nouait aucun contact particulier avec qui que ce fût, et il aurait tout aussi bien pu vivre seul dans le monastère tant la silencieuse présence des autres était anecdotique. Cependant, et de manière assez curieuse, Hugues se sentit naître un sentiment d'affection proche d'une sorte d'amitié avec cette eau agitée dont la contemplation, par mimétisme sans doute, troublait ses pensées de rêveries dont il ne se serait auparavant



jamais cru capable, lui le fils de noble qui n'avait jamais eu besoin de vraiment *penser*.

C'est peut-être pour cela qu'il ne prêta pas réellement attention, le premier soir, aux cris provenant d'un peu plus loin, là où la rivière effectuait un léger tournant comme pour rejoindre en le ratant de peu un chêne imposant. Ou plutôt, il les entendit, mais les intégra à ses propres rêveries solitaires : déjà habitué à son nouvel état, il ne s'attendait plus à appréhender une autre voix que la sienne, voix dont il ne se servait d'ailleurs quasiment plus. Le deuxième soir, le cri recommença, et Hugues prêta cette fois une oreille attentive : il y avait quelque chose de surnaturel dans ce son, comme si un galet ricochait plusieurs fois sur l'eau scintillante avant de plonger totalement dans les profondeurs avec un gémissement de fée. C'était à la fois léger, joyeux et d'une touchante tristesse. Le mélange des émotions le fit tressaillir ; jamais la compagnie humaine ne l'avait préparé à une telle complexité des sentiments. Il se demanda si l'endroit était hanté par quelque esprit torturé, se réprimanda pour sa puérule couardise digne des contes de villageois, et se dépêcha malgré tout de finir sa modeste tâche avant de rentrer en trottant jusqu'à l'abri des murs.



Cette nuit-là, Hugues fit alors un rêve étrange : il se tenait au bord de la Sioule, au milieu de la nuit, tandis que la pleine lune éclairait la rivière d'un petit millier de reflets argentés. Une silhouette féminine sortit alors du grand chêne et se mit à rire dans sa direction. Etait-elle fille ou fée ? Le jeune homme n'aurait su dire. De même, il ignorait pourquoi il se sentait honteux, comme s'il craignait que l'apparition se moquât de lui. Elle lui sourit alors, lui fit un signe de la main et plongea dans la rivière. Le moine, connaissant les dangers de cette eau à la fois si vivace et peu profonde, courut dans l'espoir de la sauver d'une noyade certaine, mais ne vit qu'une silhouette un peu plus blanche encore que la lune s'enfoncer loin, très loin dans des profondeurs impossibles et inaccessibles. Hugues se sentit alors si humain, là, au bord d'une eau qui ne lui offrait pas ses secrets, qu'il sentait sourdre en lui une envie de pleurer. Il se réveilla ainsi dans sa cellule et contempla le mur nu en face de lui avec mélancolie jusqu'à l'heure de la première prière du matin.

Le soir, lorsqu'il retourna à sa tâche quotidienne, le jeune homme se surprit à attendre et même à espérer le premier cri du soir. Quand il l'entendit, il se décida à lui répondre. D'abord gêné par le son de sa propre voix dont il s'était déshabitué, il se



mit alors à retrouver ses anciennes habitudes, le goût de ce qu'il aimait dans son ancienne vie : il lui raconta les légendes qui avaient bercé son insouciant jeunesse. Dans la pénombre violette de la vallée, tandis qu'il récurait les gamelles de ses comparses dans l'eau trouble de la Sioule, il mêlait sa voix à celle de la créature qui le visitait, ses chants à ceux de la vivante et vibrante rivière ; il évoqua les Fades du Livradois, esprits voleurs d'enfants, dont lui avaient parlé quelques vendeurs du marché de la halle avec la crainte superstitieuse des petites gens ; il décrivit comment le pauvre musicien Jacquillou avait été pris d'amour pour une fée et y avait laissé sa vie ; il plaignit le pauvre Irald tandis qu'il racontait comment le jeune homme avait été pris par ruse dans une ronde des fées et avait failli en mourir. Parfois, ces anciennes histoires rappelaient si vivement à Hugues le pouvoir malicieux des fées qu'il se prenait à craindre cette présence qui l'accompagnait désormais chaque soir, et la pria alors, avant de repartir, de ne pas lui faire de mal, car lui-même ne comptait pas lui en faire. Il se souvenait en effet que sa nourrice, enfant, lui rappelait qu'une mauvaise fée était avant tout une fée qu'on avait blessée.

Ces nouvelles pensées lui rappelèrent deux histoires, qu'il relata les soirs suivants à son étrange compagnie : les fées, réputées



pour avoir pris La Bourboule sous leur protection en offrant au lieu son eau, avaient été chassées par un infâme seigneur et avaient dû abandonner la vallée, tout en laissant quelques traces de leurs bienfaits en ces terres ; Mélusine, bâtisseuse de châteaux et de villes, avait été contrainte de s'enfuir après la trahison de son époux mais continuait de veiller sur ses descendants sous sa forme de fée blanche ou de dragon.

« Es-tu Mélusine ? » Le jeune novice avait fondé cette hypothèse par le biais de son rêve, qui liait l'eau tumultueuse à la créature enchanteresse de ses soirées. « Es-tu une autre forme de fée, sirène, ondine ? Je te livre tous mes secrets en offrande à ta voix merveilleuse, me livreras-tu un jour les tiens ? »

Seule la changeante complainte alliant en une même voix tous les charmes de la nature lui répondit. Et, finalement, cela suffisait au jeune homme : sa présence seule l'aidait à rester humain, à travers ces histoires qui tissaient un lien entre son passé et son présent, ses rêves et cette réalité, le monde de Dieu et celui des fées, si proche mais séparé de celui-ci par un voile que l'eau persistait à dresser entre le novice et elle. Et si, finalement, c'était cela cette présence, cette fée ? L'esprit de la Sioule elle-même ?



Hugues rêva de plus en plus à cette possibilité, se surprenant à espérer un jour plonger dans les profondeurs de ses bras comme la créature de son rêve avait plongé dans les eaux surnaturelles, lorsqu'un jour, le cri cessa.

Le premier soir, le jeune homme ne s'en inquiéta pas. Il raconta l'histoire de Blanche-Fleur, la fée de Montravel, dans un silence un peu morne et finit par rentrer.

Le deuxième soir, cependant, une peur panique s'immiça en lui : et si c'était un présage de danger ? Et s'il était arrivé quelque chose à la fée ? L'avait-il offensée ? Avait-elle fait une rencontre moins bienveillante aux anciens esprits païens que la sienne ? « S'il te plaît, ne m'abandonne pas », murmura le moine comme un enfant perdu.

Le troisième soir, la peur d'avoir perdu son esprit se fit plus forte que la peur de l'esprit lui-même : n'y tenant plus, Hugues osa faire ce qu'il n'avait jusqu'ici jamais osé accomplir, c'est-à-dire franchir les dizaines de mètres le séparant du chêne qui abritait le cri et regarder de l'autre côté.

Et il vit.

Là, un peu plus haut que lui, dans un creux du chêne, une chouette toute blanche reposait, la tête légèrement penchée,



comme si elle priait. Cette chouette effraie était morte, probablement dans son sommeil.

Hugues, sourit, soupira, sourit de nouveau. Il prit délicatement la petite dame blanche dans ses bras, creusa à son amie une tombe qu'il recouvrit d'un tas de cailloux, prononça une prière pour les morts et termina son hommage par une promesse : « Toi aussi, tu auras ton histoire, celle de la fée bienveillante qui a protégé la Sioule en imitant son cri. J'y veillerai. Tu m'as rendu ma voix, je deviendrai la tienne, même si pour cela je dois affronter la guerre. Tout le pays entendra parler de toi. »

Puis il rentra une dernière fois au monastère. Le lendemain matin, il rassembla ses quelques affaires, fit ses adieux au Père et retourna vers le monde des Hommes.





**Mireille BOUSSET**

## Et si c'était vrai

**L**'hiver est presque terminé, le printemps pas tout à fait là. Il reste quelques gelées nocturnes dans les coins sombres des bois. Dom Bertrand est sorti exceptionnellement après les matines pour humer l'odeur de la campagne, s'imprégner de la chaleur des petits rayons de soleil de cette matinée quand une biche apparait. Majestueuse, elle est sortie du bois et avance fièrement jusqu'à la Sioule. Elle s'abreuve à petits coups de langue. Soudain, elle se fige, ses oreilles se redressent et enfin elle s'enfuit vivement. Probablement l'arrivée d'un animal l'a effrayée.

Cette créature est un jeune garçon qui arrive en courant jusqu'au rivage. Dans sa hâte, il n'a pas remarqué la biche qu'il a fait fuir. Il s'accroupit au bord de l'eau et lui aussi se désaltère. Il utilise ses mains comme une écuelle et boit avec avidité. Il a chaud, il est descendu si vite à travers bois. Il ôte son bonnet de



laine pour s'essuyer le front et éponger les gouttes fraîches qui dégoulinent dans son cou. Une tignasse échevelée apparaît alors, une tignasse d'un roux flamboyant. Il s'assied un moment à même le talus, le temps de se reposer un peu puis se redresse promptement et longe la rivière en scrutant l'eau vive, son bonnet à la main. Que cherche-t-il ?

Près d'une chute de la rivière, il s'arrête, les yeux fixés sur le cours d'eau. Il a repéré quelque chose. Sur la rive, il jette vivement son bonnet, ôte son paletot, ses chaussettes et ses galoches. Il pénètre dans l'eau vive pieds nus. Il se penche puis s'accroupit. Un petit rayon de soleil caresse sa nuque mais il ne le sent pas, trop occupé à son action. Il ne voit pas non plus l'ombre qui se profile au-dessus de lui. Victoire, la truite est entre ses mains ! Visqueuse comme l'avait prévenu sa grand-mère. Il tient bon. Il s'apprête à la sortir de l'eau en la prenant par les ouïes, quand soudain, une voix, grave, décidée, lui assène :

– Mais que fais-tu ?

Surpris, il se relève d'un bond. D'un coup de queue la truite en profite et se libère des mains qui l'emprisonnaient pour rejoindre le courant. Le garçon en colère se retourne :

– Ah mais quoi !



A la vue de ce moine encapuchonné, tout vêtu de blanc, il se souvient des recommandations de sa grand-mère :

*Ne te fais pas remarquer par les Chartreux*

Raté. Il se liquéfie, il ne sait que dire pendant quelques instants puis se justifie :

- Ben, j’attrape un poisson ...on a faim !
- Qui, on ?
- Ben ...ma grand-mère et moi.

Le moine le regarde attentivement et décide :

- Suis-moi et tu pourras manger.

À la hâte, Albert s’essuie les pieds avec son bonnet, remet ses chausses, enfile ses galoches et jette son paletot sur l’épaule. Il se dépêche pour rattraper le chartreux qui avance d’un bon pas, sans se retourner. Les voilà arrivés dans l’enceinte de la Chartreuse. L’enfant accompagne le moine dans les cuisines ou chacun le salue avec respect.

*Ce doit être le chef* constate le garçon.

Dom Bertrand demande qu’on nourrisse cet enfant affamé. Il ajoute, que lorsque son repas sera terminé, il faudra qu’on le conduise jusqu’à lui pour un entretien privé.



En attendant son bol de soupe, Albert est installé sur le banc de la grande tablée qui occupe le centre de la cuisine. A cette heure matinale, les cuisiniers et les mitrons sont en pleine activité. Une odeur de bon pain le fait saliver et lorsqu'une miche toute chaude lui est présentée, Albert n'en croit pas ses yeux. Mais il ne s'attarde pas à l'admirer : il a faim ! La soupe épaisse et appétissante qui l'accompagne le réchauffe à point nommé. Il ne prête plus attention au va et vient dans la cuisine. Il ne remarque pas le vieil homme qui entre dans la pièce, les bras chargés de buches destinées à la grande cheminée. Il ne le voit pas mais lui l'a vu. De stupéfaction, il laisse tomber tout son chargement qui atterrit au sol dans un grand fracas. Le garçon interrompt son repas, prêt à lui venir en aide mais il constate que tout le monde se précipite pour porter assistance au vieillard. Un jeune mitron qui l'accompagne l'entend maugréer dans sa barbe :

– Traître de Judas. Les flammes de l'enfer. Satan.

Mais il ne s'offusque pas. Ici, tout de mode le sait, Blaise n'a plus toute sa tête.

Albert se retrouve maintenant auprès de Dom Bertrand qui le questionne :



- Alors mon enfant, te voilà rassasié ?
  - Oh oui, merci mon père, j’avais vraiment faim.
  - Dis-moi qui es-tu et d’où viens-tu ?
  - Moi je m’appelle Albert et j’habite à Tournobert.
  - Tournobert, sursaute le chartreux, mais je ne te connais pas !
  - C’est normal, ça ne fait que quelques semaines que je vis avec ma grand-mère Maria.
  - Maria... la s... la soigneuse, Dom Bertrand avait pensé la sorcière mais il s’est repris à temps.
  - Oui. Vous la connaissez ? c’est la mère de ma mère. Je suis chez elle depuis la mort de ma
- maman le mois dernier.
- Et ton père, où est-il ?
  - Je ne sais pas.
  - Raconte-moi si tu veux bien.
  - Je vais commencer par le début. Comme me l’a expliqué ma mère : un jour un émissaire du Sieur de St Gervais est venu quêmander ma grand-mère pour soigner la plus jeune des enfants de la famille. Elle devait y passer plusieurs jours et donc naturellement, elle a fait venir sa fille avec elle. À l’époque elle avait dix-sept ans. Elles sont restées là-bas



pendant près d'un mois, jusqu'à la guérison de la petite. C'est dans ce village que ma mère a rencontré mon père. c'était un très beau garçon m'a-t-elle dit et roux comme moi. On le repérait de loin. Il lui a plu tout de suite par son originalité. Pourtant elle m'a aussi expliqué que les cheveux roux étaient très mal vus par nombre de personnes, mais ça ne la gênait pas car les mauvaises langues disaient aussi d'elle, qu'elle était fille d'une sorcière. Tout cela a fini rapidement par une union. Mes parents se sont installés dans la ville de Riom. Ma mère travaillait comme lavandière et mon père comme cuisinier. Tout allait bien pour eux, et c'est avec joie qu'ils ont accueilli ma venue au monde. Il paraît que je ressemblais comme deux gouttes d'eau à mon père et mes parents s'en réjouissaient. Je n'avais pas atteint mes deux ans, quand mon père a reçu un message de Saint Gervais : sa mère se mourrait et le réclamait. En bon fils, il s'est débrouillé pour la rejoindre au plus vite et ... il n'est jamais revenu.

- Que s'est-il passé mon enfant ?
- On l'ignore. Maman a attendu son retour pendant des semaines. Elle a réussi à savoir qu'il avait pu arriver à temps pour assister aux dernières heures de sa mère. Pour



certains, c'est à ce moment qu'elle lui aurait confié un petit trésor en pièces d'or. Après les obsèques, il serait reparti en direction de Riom mais il n'est jamais revenu à la maison. Certaines mauvaises langues ont laissé entendre qu'il avait fui pour profiter de son trésor. Ma mère n'a jamais voulu croire à cette hypothèse. Bref, elle s'est trouvée seule, avec moi à élever, ce qu'elle a fait de son mieux jusqu'au moment où elle est tombée malade. Malheureusement elle est partie en quelques jours. Depuis je vis avec ma grand-mère Maria, à Tournobert.

– Tu te plais ici ?

Albert baisse la tête :

- La vie au village est bien différente de celle que j'ai connu en ville.
- Sais -tu lire et écrire ?
- Malheureusement non. Ma mère savait elle, et elle voulait m'apprendre, mais elle n'en a pas eu le temps.
- Ecoute mon garçon, tu m'as l'air intelligent et réfléchi. Je te propose de venir travailler chez nous. Tu arriveras de bon matin pour aider aux cuisines et peut-être même à la boulange, selon les nécessités. Tu partageras avec les autres le repas du matin et celui du midi, et l'après-midi tu pourras



t'instruire auprès de frère François : lecture et écriture.

Qu'en penses-tu ?

Ce qu'il en pensait ? Ses yeux reconnaissants répondirent pour lui.

C'est ainsi que commença une nouvelle vie pour Albert. Tous les matins, il arrivait en galopant, pressé d'aider à la plonge, aux cuisines et à la boulangerie. Là où on avait besoin de lui. Il appréciait d'être utile et certainement aussi de manger à sa faim. Mais son grand bonheur, ce qui le motivait le plus, c'était de découvrir la lecture et l'écriture.

Il appréciait aussi l'accueil chaleureux que lui réservaient les employés et les chartreux qu'il côtoyait. Tous ? Non ! Il y avait toujours ce vieux Blaise qui baissait les yeux chaque fois que son regard le rencontrait et Albert avait bien remarqué qu'il ne manquait jamais de faire un signe de croix en marmonnant dans sa barbe. Il était intrigué par ce comportement, mais tout le monde savait bien que le vieux Blaise n'avait plus toute sa tête depuis son accident.

Le printemps était passé, on arrivait aux beaux jours quand un matin Albert ne se présenta pas comme d'habitude. On le



guetta toute la journée, en vain. Quand le lendemain à midi il n'avait toujours pas réapparu, Dom Bertrand demanda au frère Pierre qui devait se rendre aux Ancizes de s'arrêter chez Maria pour prendre des nouvelles de son petit-fils. Son absence n'était pas normale. Il devait se passer quelque chose.

Pierre avait à peine toqué à la porte que celle-ci s'ouvrit sur un Albert à l'air affolé.

– Ah, Je suis content de voir quelqu'un ! Je ne savais pas comment faire pour vous prévenir.

Ma grand-mère ne va pas bien du tout ! elle est en plein délire, comme hallucinée. Je n'osais pas la laisser seule pour aller chercher de l'aide. Entrez, entrez, vous pourrez peut-être l'aider, elle a beaucoup de plantes médicinales pour soigner mais moi je n'y connais rien.

Frère Pierre pénétra dans la maisonnette. Maria avait son lit installé dans la pièce principale. Elle était étendue quand soudain, elle releva son buste en appuyant ses deux mains sur son matelas. Elle avait le regard hagard et se mit à divaguer.

Tous deux la laissèrent s'exprimer, attentifs à ses paroles. On comprenait clairement son discours mais le contenu était tellement irréal que Pierre réalisa l'angoisse de cet enfant qui était confronté depuis de longues heures à ces paroles. Après



de longues minutes elle cessa de parler et s'allongea de nouveau sur sa couche, Pierre essaya de concocter une tisane apaisante avec les plantes qu'il trouva dans la grange.

Ensuite il s'adressa à Albert :

- Dès que ce sera possible tu lui feras boire ceci. Moi, je vais retourner à Port Sainte Marie, chercher d'autres plantes dans la pharmacie et je reviendrai rapidement pour essayer de la soigner et rester auprès d'elle pour que tu puisses aller suivre tes apprentissages à la chartreuse. Je t'attendrai jusqu'à ton retour. Le petit, ému, le remercia chaleureusement.

Revenu dans la communauté, Pierre fut reçu par Dom Bertrand qui avait hâte d'avoir des nouvelles de son protégé. Le frère lui raconta son entrevue.

- Mais que raconte-t-elle ? questionna Bertrand.
- Oh ! des choses incroyables. Tout d'abord, elle a parlé d'un pont haut de plus de quatre cents pieds au-dessus de la Sioule, qui relierait la paroisse de Comps à celle de Besserves. Pont sur lequel une énorme charrette noire avance toute seule en crachant de la fumée.
- Ah !



– Ensuite elle voit la Sioule devenir si grosse qu’elle inonde les terres et noie carrément des villages.

– ....

– Elle raconte aussi, et cela m’a impressionné, que notre demeure, cette chartreuse de Port

Sainte Marie que nous affectionnons tant, sera détruite, pillée et deviendra une ruine complètement abandonnée.

– Et que deviendrait donc les chartreux alors ? Cette prédiction est vraiment incroyable. Il faut que tu soignes cette pauvre Maria, qui raconte n’importe quoi.

– Oui, je vais essayer de trouver dans notre pharmacie des plantes qui lui permettent deretrouver toute sa tête. Je retournerai à Tournobert dès que possible. J’ai proposé au petit de rester à sa place auprès de sa grand-mère pendant que lui pourra rejoindre la Chartreuse pour profiter de l’enseignement de frère François.

– Tu as bien fait.

Les deux hommes se levèrent ensemble et pendant que frère Pierre se dirigeait vers la porte, il se retourna et ajouta :

– Ah j’oubliais, parmi les propos qu’elle a tenus, et là il ne s’agit pas d’une prédiction mais plutôt d’une affirmation. Elle a répété en boucle que le vieux Blaise était responsable



de la mort du père d'Albert. C'était très dur pour l'enfant d'entendre ces affirmations. S'éloigner un peu de sa grand-mère lui fera le plus grand bien.

Frère Pierre salue le prieur et sort de la pièce. Il n'a pas eu le temps de remarquer ce que ses dernières paroles ont provoqué chez son supérieur. Celui-ci est devenu livide. Il s'appuie sur le chambranle de la porte

*Ainsi, c'était donc vrai !*

Blaise avait été accueilli chez les Chartreux quelques mois après son mystérieux accident. Il avait été découvert dans un fossé, la tête contre un rocher. Bizarrement il était trempé jusqu'aux os, alors qu'il n'avait pas plu depuis des jours. Il lui manquait une galoche qui ne fut jamais retrouvée. La charrette sur laquelle il voyageait avait échoué quelques centaines de mètres plus bas, une roue arrachée. Le cheval, lui était indemne. De toute évidence le virage avait été loupé. L'homme était resté des semaines et des semaines proche la mort mais la vie avait fini par gagner avec les séquelles que tout le monde connaissait.

Depuis que Blaise vivait à la Chartreuse, le vieil homme venait très souvent à confesse et s'accusait à chaque fois d'être



à l'origine de la mort du diable ou du rouquin venu de l'enfer ou du démon, avec des changements de situations dans ses aveux. Parfois il faisait allusion à une bagarre au bord de la Sioule où le démon de l'enfer l'avait attaqué et où il s'était défendu provoquant une chute fatale. Parfois, il parlait d'un rouquin agressif et imbibé de vin qui lui était tombé dessus et il avait dû se défendre. D'autres fois, il était question de pièces d'or que le malin lui avait dérobées. Il y avait eu tellement de versions différentes que Dom Bertrand en avait certainement oubliées et n'y faisait plus attention, s'interdisant même de poser des questions comme à la toute première confesse : le vieux Blaise avait perdu la tête dans l'accident, tout le monde le savait.

Dom Bertrand était troublé. Si l'histoire de Blaise était réelle, que pouvait-il penser des prédictions de Maria. Quoi cette Chartreuse de Port Sainte Marie, ce havre de paix et de recueillement, serait ruinée ? Dévastée ? Détruite ? Pillée ? Mais qui oserait l'attaquer ? Il imagina le retour des Vandales. Et ce pont si haut, une nouvelle tour de Babel ? Et pourquoi la Sioule s'agrandirait pour devenir un immense lac, noyant des villages, c'est à cause d'un nouveau Déluge ?



Le prieur se dit qu'il était temps de se remettre à honorer Dieu. Toutes les hallucinations de la pauvre Maria commençaient à lui donner mal à la tête et il avait peur de perdre la raison comme Blaise.

Il s'agenouilla sur son prie-Dieu et commença ses prières. Il était très concentré quand, soudain, à nouveau, une idée fulgurante lui traversa l'esprit :

*Et si c'était vrai ?*





**Eric DEVERREWAERE**

## Bienvenu chez les Dom

**D**ans les ruines de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie, notre guide s'époumonait à nous conter la vie de la Chartreuse et des pères Chartreux. Nul n'écoutait vraiment. Sauf moi. Pourquoi je ne le savais pas encore... Quelque chose me troublait. Sa voix ? Le timbre de sa voix ? Le lieu ? L'atmosphère ? Le silence ?

Ici la nature est austère. Seule la Sioule berce les visiteurs, doucement.

Tout a débuté par une présentation devant une tour, ruine menaçante, des pierres alignées au sol, et pour le reste nous devons imaginer. Or peu de monde arrive à se projeter, tellement habitué à ce que tout soit expliqué, avec des images en 3D, des photos, des plans. Lorsque notre guide nous a parlé de Volvic et de sa pierre nécessaire à l'édifice, j'ai vu à quoi



pensaient les visiteurs : une bouteille en plastique au bouchon vert, certains en connaissaient même le prix dans leur supermarché...

Je n'avais qu'une hâte : que tout ceci cesse et que le lieu retrouve le calme nécessaire, pour un temps dédié à la méditation, à la contemplation.

Ce fut fait. La guide était pressée. Une maigre piécette à la jeune femme et tout un bus qui s'en va... « Hé Pierre, tu ne viens pas ? Non je crois que je rentrerai plus tard, à pied. ». Je ne me rendais pas compte de ce que je venais de dire, mais comment expliquer cela ? Je ne pouvais pas partir.

Enfin le silence du lieu. Un silence impressionnant. J'étais assis, recueilli, dans une cathédrale de nature.

Des pas légers sur les gravillons, la guide revenait. « Je vais bientôt partir, savez-vous, je suis désolée, j'ai des obligations familiales... »

Je me moquais de tout, plus rien n'avait d'importance, je voulais rester là, comme les premiers hommes qui avaient franchi la porte de ce désert, avaient découvert cette clairière. Je suis resté assis. Elle parlait, je me taisais. Elle a dû penser que



je souffrais d'un handicap, alors elle m'a pris par le bras, je n'ai pas bougé. Elle s'est énervée. Je l'ai senti. Je me suis levé, et, d'une voix claire, je lui ai dit « Je suis venu ici tel un ami, ou un frère, je ne veux pas vous ennuyer, partez si vous le devez, moi, je crois que quelque chose vient de m'arriver, je dois rester, réfléchir. Ce lieu est en train de changer ma vie. »

Visiblement elle ne pouvait m'accorder de rester. La situation allait se compliquer. Elle trépigna. Son téléphone sonna ; dans ce calme absolu, c'était, pour moi, une agression sonore insupportable. Je me suis agenouillé sur l'herbe, suppliant ou priant. Ma détermination était forte. Elle m'a jeté un regard courroucé. Elle s'en est allée.

Le ciel s'est ouvert à travers l'abondante frondaison. Le soleil s'est joué des branches, donnant du relief au lieu, puis la lune a caressé les parements, le vent a soufflé délicatement, j'étais seul, je me sentais bien.

J'ai dû m'assoupir. Quand... Les mêmes pas sur le gravillon.

La guide, très agacée, me toisa. « Hier je vous ai demandé de partir, vous ne pouvez pas rester, c'est impossible, je n'ai jamais vu cela. Allez, ouste, déguerpez ! »



J'ai souri. Je me suis levé, ai ajusté ma capuche, un peu pointue, lui ai baisé la main, qu'elle a voulu retirer. Mais qu'elle m'a laissée.

« Bonjour Madame. Racontez moi autrement l'histoire du lieu. Qui vivait là ? Pourquoi ? Je comprendrai peut-être pourquoi je m'y sens si bien... »

A son tour, elle s'est assise sur un muret. « Vous êtes un drôle de client, vous alors. » Et elle a commencé à me raconter. « En 1219, les seigneurs de Beaufort, deux frères, Guillaume et Raoul, ont vu apparaître Saint Bruno, ici. Ils décidèrent que ce lieu serait idéal pour se retirer du monde et prier... Puis... » Bien des anecdotes que je ne pouvais mémoriser, elle n'était pas bavarde, elle connaissait le sujet par cœur. Elle parlait, je l'écoutais.

Un évènement a tout de même retenu mon attention : la Grande Peste, ou Peste Noire, qui a frappé ici, aussi. Jamais une pandémie n'aura fait autant de morts, pendant des années de souffrance. Trente à soixante pour cent de la population décimée, en quelques mois. C'est énorme. Un virus venu de



loin, très loin, d'Asie centrale certainement. Je me suis dit que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement.

Elle savait tant et tant sur la Chartreuse.

J'ai souri en apprenant que tous les gens importants étaient appelés « Dom ». Comme Dom Pierre, Dom Géraud, Dom Michel, Dom Robert... Dom Gerle.

J'ai alors osé lui demander son prénom. Elle me répondit. « J'ai un prénom original, Domitille, ou « maîtresse de la maison ».

Maîtresse de la Chartreuse ? Pas seulement.

« Tout le monde m'appelle « Dom », simplement. Je vous autorise ce raccourci. »

Pour moi aussi, elle sera donc « Dom ».

« Tous ces Dom ? Comme vous ! Seriez vous la nouvelle noblesse du lieu ? ». Flattée, elle a rougi et poursuivi ses explications.

« Et vous ? Comment vous appelez vous ? »

« Pierre... »



Elle a repris... La Chartreuse est construite suivant trois éléments concentriques : le désert, la clôture et la cellule. Dans cette chartreuse il y avait le cloître, centre du monastère des Pères Chartreux, où régnait le silence. Les journées étaient rythmées par les prières, le devoir, chaque Chartreux tourné vers Dieu. A l'extérieur il y avait les frères convers chargés du commerce des productions locales et de l'ensemble des travaux nécessaires à l'entretien des lieux. Tous ces religieux résidaient dans des cellules. Puis, enfin, plus à l'extérieur, les domestiques.

Je suis curieux des relations entre Chartreux et domestiques. Elle se refuse à répondre, l'histoire n'a pas laissé d'explications précises à ce sujet. Je renchéris « N'y avait-il que des hommes ? Ou bien, certaines femmes étaient elles autorisées à travailler ? Je pense aux lavandières, ou à d'autres tâches très souvent réalisées, alors, par les femmes. » Le secret resterait entier.

Elle me fait découvrir chaque coin et recoin de ce lieu, il n'en reste malheureusement que des ruines, ruines de l'histoire, ruines d'Histoire. Nous nous arrêtons vers un endroit singulier « le cimetière », où seuls les pères sont enterrés...



« Et les autres ? »

Elle ne sait pas. Peut être par ici, ou par là... Nous marchons à travers les ronces, elle se griffe et me le reproche. Nous tombons sur une zone fraîchement retournée par une harde de sangliers. La terre a été fouillée, labourée, martelée, retournée. Cette terre, proche de la Sioule, envase l'eau, la rend trouble. Nous découvrons quelques ossements, de petite taille. Des animaux sûrement... Malheureusement le crâne est bien celui d'un petit être humain. Il faudrait fouiller l'endroit. Elle ne le veut pas. Elle a peur, peur de ce qui peut apparaître, là, sous nos yeux.

Les archéologues sont venus, ont tracé des carrés, ont repéré, fait des coupes dans cette terre meuble. Et ils vont nous apprendre que nous avons mis à jour le cimetière des enfants, nés ici, il y a plusieurs siècles. Mais, dans cette nécropole, ils auront trouvé également les ossements de quelques femmes. Ici, à la Chartreuse de Port-Sainte-Marie ? Les enfants des domestiques forcément. Je n'ose la contredire mais l'histoire de Dom Gerle, père Chartreux défroqué, revient comme un outrage. Serait-il le seul à avoir renoncé à ses vœux de célibat, ou d'autres l'avaient peut être devancé, ou imité... Ou



simplement n'ont-ils pas su tous résister à la tentation... Elle a omis volontairement les troubles histoires de détournements, d'enrichissements, et, pire, certainement d'enfantements.

Elle n'ose s'avouer cette autre vérité, bien cachée, du fond d'un désert, derrière une clôture, la vie n'a pas été forcément aussi limpide qu'elle la raconte aux visiteurs.

Ce lieu, loin de tout, a pu être le cadre d'histoires merveilleuses ou terrifiantes. Je venais de toucher une clef d'un orgue monstrueux. Au chœur d'une cathédrale de pureté.

Dom était anéantie par les découvertes que nous avons faites. Pourquoi tous ces gens s'étaient réfugiés, ici ? Pour échapper à la vie, à la justice de l'homme ? Nous ne comprenions pas vraiment.

Eaux troubles...

Du trouble chez Dom. Que je m'empresse de consoler. Rien à se reprocher. Continuer à conter ces lieux, ces hommes d'engagement, croire en Dieu, croire en l'homme. Elle me



regarde, les yeux embués, alors je vais me confier, comme je ne me suis jamais confié.

Mon prénom « Pierre ». Celui qui a le sens du devoir. Je laisse entendre que ce prénom n'est qu'un emprunt.

Elle veut en savoir davantage. Je dois me livrer. Les comparaisons avec ma propre vie sont tellement évidentes.

Pour échapper à la cellule, j'ai franchi la clôture et me suis réfugié dans un désert. Légionnaire, au service d'une nation, d'un corps, fidèle et solidaire. Ma vie antérieure n'avait été que trouble et désordre, mon engagement m'a permis de franchir un cap, de m'extraire de la fange de la société où mes pieds s'étaient ancrés, de changer d'horizon. Je cite Jules Verne « Sous cette eau trouble, on sentait une fondrière vaseuse, sur laquelle le pied ne pouvait prendre un point d'appui. » Je reconnais m'être perdu dans le tourbillon terreux de ma vie, eau sale, eau boueuse.

Je me sens aujourd'hui, ici, tel un Chartreux fondateur. J'ai trouvé l'eau limpide de ma vie, comme cette eau qui coule, la Sioule. Terminées les erreurs de jeunesse, fini



l'emprisonnement. Comme pour les pères Chartreux la cellule n'est plus synonyme d'enfermement.

J'avais franchi la clôture, puis la porte de ce désert, et, curieusement, je me sentais libre, enfin.

Nous allions nous quitter, prêts à nous retrouver bientôt, à nous enthousiasmer pour cet endroit unique quand je me suis permis, inspiré, «Vois tu, Dom, laissons l'eau trouble se reposer et elle cessera d'être trouble. »

Alors elle m'a regardé, m'a souri, je l'ai vu admirer la Sioule, à l'eau parfaitement transparente, puis toutes ces ruines qui sont les restes des vies d'ici. Elle m'a embrassé. Sans un mot.

Je me suis engagé à œuvrer à ses côtés et faire vivre ce lieu, participer à sa reconstruction, aider à sa conservation. A cet instant, elle me dit « Sois bienvenu, ici, chez les Dom ! »





**Sandrine SAINT-PAUL**

## Repentis

**B**runo Prugnat, inspiré par le site de Guedelon où l'on bâtit un château médiéval avec les techniques de l'époque, avait décidé de construire un centre éducatif de réinsertion pour jeunes délinquants à Chapdes-Beaufort, dans les Combrailles. L'implantation du bâtiment, avait été choisie non loin des ruines de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie car il croyait aux pouvoirs de l'Histoire de ces lieux. Le choix du nom « Le monastère » n'était pas anodin lui non plus, il impliquait que les pensionnaires y vivent comme les religieux d'autrefois. Ce directeur imposait aux adolescents des règles strictes de silence et d'isolement en espérant les sevrer des réseaux sociaux et les inciter, dès lors, à une réflexion sur eux-mêmes et leurs erreurs passées. Aussi, chaque matin, le rituel



était toujours le même : les pensionnaires prenaient connaissance de leur mission journalière. Ils pouvaient être affectés, pour quelques heures, au ménage, au repassage, à la préparation des repas, à différents travaux manuels, au travail de la terre ou aux récoltes suivant les saisons, puis, ils se consacraient à la lecture, à la médiation, voire à la prière s'ils le souhaitaient. Le contrat était clair : toute déviance entraînait l'exclusion définitive et irrévocable du programme.

La canicule persistante de l'été qui suivit l'ouverture du centre chamboula les emplois du temps de chacun. Les fortes chaleurs à répétition avaient tari le puits qui alimentait le bâtiment en eau et le ruisseau le plus proche était à sec lui aussi. Pour trouver le précieux liquide, les résidents devaient se relayer, dès le lever du soleil, pour aller jusqu'aux gorges de la Sioule, à environ deux kilomètres à pied. Son tour venu, Benoit, un seau dans chaque main, partit s'acquitter de sa tâche. Dès qu'il fut hors de vue, il ralentit le pas. Malgré l'heure matinale, la chaleur envahissait déjà son corps sous son habit religieux inadapté à cette saison. En sueur, il posa ses récipients au sol et enleva la capuche de sa scapulaire supérieure. Il s'assit à l'ombre des arbres et ferma les yeux pour se ressourcer



quelques instants. Il sentit soudain comme un souffle d'air frais dans ses cheveux humides. Intrigué, il ouvrit les yeux, pensant voir un oiseau. Mais face à lui, se tenait Thomas, le nouveau pensionnaire à la réputation sulfureuse. Ce dernier alluma une cigarette et, sans rien dire, en tendit une à Benoit qui signifia son refus en faisant un geste de la main. Thomas se mit à rire bruyamment, transgressant la règle du silence avec provocation. Un sentiment de malaise fit frissonner Benoit, pourtant grand gaillard d'un mètre quatre-vingts. Ce mec allait à coup sûr lui poser des problèmes s'il continuait de le tenter ! Il aurait bien voulu lui mettre son poing dans la figure pour lui faire comprendre ce qu'il pensait de lui, mais il se ravisa pour ne pas gâcher ses chances de se repentir. Il l'ignora donc et reprit sa mission sans un mot.

Au sortir du bois, les nuages étaient devenus noirs. Parvenu près de la rivière, Thomas se rendit compte qu'il n'avait pas pris la bonne direction. Il se figea devant un lit quasi-asséché où seules quelques flaques d'eau trouble gisaient ci et là. Un éclair illumina alors l'atmosphère devenue oppressante, un coup de tonnerre claqua comme une explosion. Il sursauta et fit tomber son paquet de cigarettes et son briquet. La



tempête se leva subitement avec une violence inouïe. Le vent soulevait la poussière des sols trop secs, les arbres étaient projetés en tout sens. Une pluie drue commença à tomber. Le tocsin sonna au moment où il se mit à courir en direction du rocher de la Youl pour s'abriter. Tout pensionnaire connaissait la consigne : au signal, il fallait se réfugier dans l'église Saint-Pierre. Il comprit que ce n'était pas un exercice mais qu'il lui serait impossible de rejoindre le point de ralliement. La lourdeur de sa robe trempée l'empêchait de progresser rapidement, l'eau boueuse qui s'accumulait sur un sol imperméable rentrait dans ses sandales et l'éclaboussait à chaque pas. Entravé, il tomba au sol et monopolisa ses dernières forces pour appeler à l'aide. Benoit, réfugié en hauteur, assista à la scène. Il pensa que ce petit con ne valait pas la peine d'être secouru et il détourna le regard.

Un torrent de boue se forma dans le lit de la rivière, emportant tout sur son passage. Thomas allait être emporté par ces eaux troubles et épaisses lorsque des mains vigoureuses le soulevèrent du sol pour le mettre en sécurité.

Le directeur du centre éducatif se rendit immédiatement à l'hôpital. Il tenait à être au chevet de ses élèves lorsqu'ils se



réveilleraient. Il était fier de Benoit et de son courage lors du sauvetage de son camarade. C'est pour ce genre d'adolescents que son projet avait du sens. Quant à Thomas, il le serrerait fort dans ses bras et lui susurrerait à l'oreille qu'il regrettait de l'avoir embarqué dans cette aventure. Son fils avait failli mourir par sa faute. Il se promet de le laisser reprendre sa formation théâtrale au Conservatoire de Clermont-Ferrand. Il avait été un très bon acteur dans le rôle du délinquant provocateur. Il brillerait sur les planches, il en était certain à présent.





**Apolline COPIN**

## L'un des leurs

**S**tat Crux dum volvitur orbis », marmonnaient des voix tout autour de moi. Nous étions là, depuis maintenant deux heures. Une dizaine de personnes, encapuchonnées, fixant un feu qui prenait de plus en plus d'ampleur au fur et à mesure que le temps passait. Les capuches tombèrent une à une, révélant des visages jusqu'alors dissimulés.

Je me tenais droit, les yeux légèrement embrumés par la fumée que le feu dégageait. Les flammes qui dansaient devant moi me rappelaient le soir de mon intégration deux ans auparavant. Là, perdu dans mes songes, je me rappelais.

Depuis des années, des séries d'évènements étranges, des disparitions pour la plupart, étaient recensées dans la région auvergnate. J'étais alors fraîchement diplômé de l'école de journalisme, nouvelle recrue du journal régional et mon premier



article allait bouleverser ma vie. Mon supérieur m'avait assigné à cette affaire, dans l'espoir que j'éclaircisse les zones d'ombres qui planaient sur ces disparitions. J'avais tout d'abord commencé par déterrer le passé de la région avant de me rendre jusqu'au lieu qui portait ce nom, qui ne cessait d'apparaître dans chacun des dossiers que je lisais : La Chartreuse de Port-Sainte-Marie.

Des jours durant, j'avais rôdé autour de ce tas de ruines, n'y trouvant rien de suspect. Un soir, j'y avais établi mon campement. J'étais alors tapi dans l'ombre d'un bosquet quand je les vis apparaître. Huit. Il y avait huit ombres. Elles se déplaçaient, tels des spectres, longeant les restes de murs, fuyant la clarté de la lune. Mes yeux suivaient leurs déplacements : à gauche, à droite, à droite, à gauche, un virage de plus... Il me sembla n'être plus en capacité de suivre leurs mouvements. Les huit ombres avaient bifurqué si bien que de ma place, il m'était impossible de les distinguer. Je rassemblai alors rapidement mes affaires, ne voulant pas perdre leur trace. Mon sac sur le dos, un appareil photo en bandoulière et une lampe torche à la main, je pris la direction de l'endroit où les ombres s'étaient volatilisées quelques instants plus tôt.



Je tournai à gauche et me retrouvai face à un escalier qui ne paraissait pas avoir de fin. Toutefois, au loin, dans les profondeurs, je pouvais discerner une lueur rougeâtre d'où des voix étouffées me parvenaient. J'éteignis ma lampe torche et entamai ma descente. Une à une, je descendis les marches, les comptant par la même occasion. Arrivé à la trentième, je pus, en regardant sur ma droite, apercevoir une pièce circulaire dans laquelle se tenait une vingtaine de personnes. Toutes portaient le même uniforme, une robe en drap blanc, serrée à la taille à l'aide d'une ficelle en cuir et munie d'un capuchon pointu. Je restai là, figé, observant la scène inimaginable qui se déroulait devant moi. Les êtres présents dans la salle, hommes ou femmes, je ne saurais le dire, avaient les mains jointes et répétaient en cœur cette phrase « Stat Crux dum volvitur orbis ». Chose dont j'appris la signification par la suite « La Croix demeure tandis que le monde tourne ». Et, comme pour illustrer leurs propos, au centre de cette pièce, trônait un globe, surmonté d'une croix et entouré de sept étoiles.

Je restai là, à les observer, durant je ne sais combien de temps. Soudain, le silence se fit dans la salle et les corps commencèrent à s'animer. Un à un, ils se dirigèrent vers les escaliers et alors qu'ils passaient devant moi, je tachai de ne faire plus qu'un avec



le mur. Aucun d'eux ne sembla remarquer ma présence. Je retins mon souffle le temps que l'étrange et inquiétant défilé eut cessé. La dernière créature sortit et j'entendis la trappe en haut des escaliers se refermer, me coupant, pour ainsi dire, du monde extérieur. Une clé tourna brutalement dans la serrure et je me retrouvai bloqué dans cette cavité, ne sachant pas pour combien de temps. Je rallumai alors ma lampe torche et commençai une exploration des lieux. Après la dernière marche des escaliers, je tombai aussitôt sur un petit corridor qui menait à la fameuse pièce circulaire. En regardant de plus près, je remarquai que les murs de celle-ci étaient couverts de mosaïques, pour la plupart représentant la vierge Marie et son fils, Jésus. Ma main glissait sur la paroi rugueuse et mes yeux se perdaient dans la contemplation des moindres détails qui composaient ces œuvres. Tout à coup, ma main heurta une pierre plus proéminente que les autres et en regardant plus attentivement, je remarquai que celle-ci donnait accès à un passage souterrain condamné. Je finis mon tour de la pièce et notai trois issues de plus, disposées de telle façon que les quatre portes formassent la croix latine. La pièce, pourtant plongée dans l'obscurité, paraissait vivre, s'animer. L'atmosphère devint soudain oppressante et je me senti épié. Je pointai ma lampe torche sur chaque partie de la pièce mais jamais rien de suspect ne m'apparut. Mais alors, semblant sortir



de nulle part, une forme se dessina devant moi. Paralysé par la peur, je ne pouvais bouger le moindre muscle. Une voix s'éleva, emplissant la pièce : « Etranger, étranger, étranger », soufflait-elle dans mon oreille. Les poils se hérissèrent sur ma nuque lorsque je perçus les mots qui suivirent : « Brûler. Brûler les étrangers. Un seul sort est réservé aux étrangers. Les brûler. ». Je sentis alors une main se placer devant ma bouche, ou plutôt, un tissu, m'empêchant de respirer et de crier. Une odeur de chloroforme s'empara de mes narines et je sombrai dans un sommeil profond.

Lorsque je repris connaissance, je me trouvais en plein milieu d'une forêt. Je voyais les feuilles des arbres s'agiter au gré du vent et un fin rayon de lune parvenait à se frayer un chemin jusqu'à mon être. Je tentai alors de bouger mais me rendis bien vite compte que j'avais pieds et mains liés. Je tournai la tête et pus discerner avec horreur, à mes côtés, six des personnes qu'il me semblait avoir aperçues plus tôt dans la soirée – si seulement il s'agissait de la même nuit, je ne pouvais pas même l'affirmer. Je les regardais, les minutes défilant. Au bout d'un certain temps, les six visages se retournèrent vers moi, ils arboraient ce sourire dont on ne connaît que trop bien le présage funeste. Un homme prit la tête du petit groupe et se dirigea vers moi. Il



s'agenouilla à mes côtés et vint chuchoter à mon oreille : « Tu le sais aussi bien que nous l'ami... Si tu veux t'en sortir en vie... Rien de tout cela ne doit jamais être divulgué... Si tu veux t'en sortir en vie... Il va falloir mon ami... Prêter serment. ». Puis il se recula, me regarda avec ce même sourire, dans l'attente d'une réponse. Incapable de formuler le moindre mot, je me contentai de hocher la tête. Il s'abaissa pour être au niveau de mon visage une fois de plus, son souffle s'abattant sur ma joue : « Il va falloir parler mon ami... Ou sinon... Un seul sort est réservé aux étrangers... Les brûler. ». Pris d'un regain d'adrénaline, je retrouvai l'usage de la parole et bredouillai : « Je, je prête serment ». A ce moment-là, je ne savais pas dans quoi je venais de mettre mon nez. Les recherches pour mon article m'avaient mené à quelque chose qui me dépassait et je ne saurais dire comment me sortir de là. L'homme se releva, m'attrapa par le col et me guida auprès de cinq autres créatures. De ma place, je pouvais désormais affirmer que ces silhouettes encapuchonnées étaient exclusivement masculines. Ces êtres inquiétants se mirent autour d'un feu dont je ne remarquais la présence que maintenant et commencèrent à marmonner. Puis vint mon tour : « Stat Crux dum volvitur orbis » dis-je d'une voix incertaine. Ça y était. J'en étais. J'étais un des membres de ce que je découvrirais être par la suite la plus grande secte de France. Des



soi-disant moines qui se revendiquaient sauveurs du monde. Ils détenaient une vérité qu'eux seuls connaissaient. Une vérité qui, pour beaucoup, pourrait paraître sordide mais qui, pour eux, était un vestige du passé qui a su se transmettre au fil des époques et persister malgré les guerres et la confiscation de leur territoire. Leur mantra prenait en ce sens, une toute autre signification – encore fallait-il la comprendre. « La Croix demeure tandis que le monde tourne ».

Le lendemain, je me retrouvais dans une habitation en bois, perdue au milieu de la forêt. Là, vivait, et vit toujours, le prieur de la chartreuse Port-Sainte-Marie. Cet homme se revendiquait le successeur direct de François Bertrand, le dernier moine en activité dans ce monastère. J'appris par la suite les facettes sombres que renfermait ce tas de ruine lorsqu'il rayonnait il y a quelques siècles de cela. Dans ce lieu vivaient des moines en apparence charitables, certes quelque peu hostiles envers les pèlerins de passage mais cela résidait sûrement dans leur nature profonde. Cela était sûrement dû à la relation qu'ils voulaient entretenir avec leur Dieu. Une vie qui lui était complètement dévouée. Des moines qui, en accord avec leur devoir, ne refusaient jamais de faire l'aumône à des étrangers. Ils leur accordaient un toit pour la nuit, un dîner chaud et parfois une



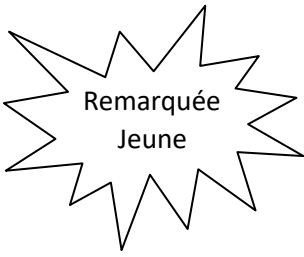
oreille attentive. Ce que les registres ne stipulent toutefois jamais, c'est qu'aucun de ces étrangers n'a jamais retrouvé sa vie d'avant. Comme le disait, et le dit toujours, cette fameuse voix au creux de leur oreille : « Brûler... Brûler les étrangers... Un seul sort est réservé aux étrangers... Les brûler. ». Au petit matin, le coq chantait, et une âme s'était envolée. « La Croix demeure tandis que le monde tourne »

Au cours de ces deux dernières années à leurs côtés, j'avais découvert que cette fameuse tradition ne s'était jamais réellement perdue. Toutefois, contrairement au seizième siècle, plus aucun étranger ne s'aventurait jusqu'ici dans le but d'y passer la nuit. Ainsi, de nos jours, la tradition voulait que quatre fois dans l'année, à chaque changement de saison, une personne fût enlevée à ses proches. Des étrangers, choisis si méticuleusement dans les campagnes environnantes, qu'il m'était impossible de penser que chaque personne qu'on m'avait envoyée enlever à sa famille n'avait été que le fruit de pure malchance. Était-ce dû à une haine liée au passé, à une ancienne rancune ? Un pardon que les Chartreux n'avaient pas su faire au peuple français après la destruction de leur monastère ? Je n'avais encore à ce jour pas la réponse à ces questions alors que je contemplais le feu qui s'agitait devant



moi. Mes remords augmentaient de jour en jour. Si je le voulais, je pourrais partir, fuir, loin de tout cela. J'écrirais l'article choc du moment : Les Chartreux, des voyous au service de Dieu ? Oui, cela était définitivement un titre accrocheur. Mais seulement, le pouvais-je ? Je connaissais désormais leur secret, « Stat Crux dum volvitur orbis », dont l'interprétation faite par les Chartreux serait plus justement « Nous demeurons, vous payez ».





**Kira STEPANYK**

## L'Horloge des ruines

**C**a faisait longtemps qu'André Lacote n'était pas revenu dans son village d'enfance. Il était revenu pour aider ses parents le temps d'un été.

L'atmosphère était lourde en cette après-midi d'août et André eut soudain envie de sortir. À l'extérieur, il n'y avait personne, le village était vide. Il traversa les rues silencieuses, les mains en visière. À présent, il était sorti du village.

Devant lui se dressait un long chemin de campagne. Il continua dans cette direction. Arrivant au bout du chemin, il aperçut un grand tas de pierres qui formait un bâtiment en ruine.

Soudain, il les reconnut. Pris d'une excitation, il dévala la colline qui se dressait devant lui et courut jusqu'aux pierres.

Ce qu'il avait pris pour un amoncellement de pierres était en fait ses ruines, les ruines de son enfance. Elles avaient été découvertes par lui et un de ses amis à l'âge de 10 ans par un pur hasard. Ils avaient passé tellement de temps là-bas à imaginer



des histoires plus folles les unes que les autres. Les deux amis y avaient établi leur base jusqu'au collège.

Il était maintenant arrivé sur les lieux et contemplait les alentours. Il se revit enfant, jeune et insouciant, sautant de pierre en pierre. Au centre on pouvait distinguer un endroit qui semblait avoir été un pôle religieux et ses 19 cellules qui s'alignaient le long des bâtiments.

Gamin, il n'avait jamais pris le temps de pénétrer à l'intérieur. André se promena, longeant les murs. Il entra dans une pièce qui semblait être un réfectoire. Soudain, il entendit des bruits ou plutôt des murmures.

Croyant à une hallucination, il se figea pour écouter. Ces voix semblaient venir de nulle part, profondes et troublantes. André prit peur et s'échappa. Il vit défiler le paysage tel que dans la vitre d'un train en marche. Essoufflé, il regagna la maison de ses parents. Rien ne semblait avoir changé pendant son absence, tout était calme.

Les jours s'écoulèrent sans qu'André ne retourne aux ruines. Par une chaude nuit d'été, il était allongé sur son lit, la fenêtre ouverte, laissant passer la douce brise. Des étoiles parsemaient le



ciel. Un rayon de lumière filtrait à travers la vitre. Il fixait le plafond de ses yeux grands ouverts. Depuis plus d'une heure, il entendait un appel lointain qui l'incitait à venir. Essayant de les ignorer, il chercha à s'endormir en vain. Tout cela l'obsédait.

Il se leva et se glissa dans ses chaussons posés à ses pieds. La chaleur étouffante l'obligea à sortir dans le jardin. Les murmures de la nuit continuèrent, plus forts encore. Comme un automate il se dirigea dans la rue. Ses pas le portaient tout seul dans les rues désertes, puis les champs.

*Les ruines.* Il sentait leur attractivité.

S'avançant doucement, il finit par dénicher une pierre plate au même endroit que la fois précédente et s'assit. André ferma les yeux.

*L'abbé Martin se tenait droit sur sa chaise, à sa gauche Frère Arnaud n'avait pas touché à son assiette. À sa suite, Frère Raymond et trois autres moines. Dans le réfectoire, l'atmosphère était pesante.*



— *Abbé Martin, qu'allons-nous faire ? demanda Frère Arnaud en brisant le terrible silence.*

*L'abbé le dévisagea.*

— *N'ayez crainte, mon frère, ces gens-là n'ont aucune chance contre la royauté, répondit l'Abbé Martin. Et tous continuèrent de manger sans un bruit.*

*Les règles les plus importantes pour les moines étaient le silence et ne pas parler de politique. Le repas fini, ils allèrent tous faire la prière du soir. Frère Arnaud restait soucieux. Ces révolutionnaires étaient des illuminés qui croyaient tout savoir. Lui, il travaillait dur en ce rude hiver 1790.*

*Il regagna sa chambre partagée avec Frère Raymond. Comme tous les jours, il passa devant l'horloge monumentale du monastère. Elle était immense, faite d'un bois massif avec des aiguilles dorées. Cette horloge représentait beaucoup pour les moines. C'était leur trésor.*

André se réveilla allongé à même le sol, toujours dans les ruines. Il avait dû s'assoupir. Un étrange souvenir flottait dans son esprit encore embrumé. Des hommes petits en longue tunique à l'air grave. Des voix résonnaient dans sa tête. Il regagna le village,



inventa une excuse sur sa présence dehors pour ses parents étonné en le voyant rentrer.

Quelques jours plus tard, alors qu'il allait chercher le pain et qu'il s'apprêtait à partir, un homme entra dans la boutique. Le monsieur le regarda longuement puis son visage s'éclaira enfin.

— Eh mais je vous connais. On était à l'école ensemble. C'est moi, Léon Courpéllac.

André se rappelait. Léon était son meilleur ami d'enfance avec qui il avait découvert les ruines.

— Oui, je m'en souviens, dit-il à voix basse plus pour lui-même.

Assis à une table de café, les deux anciens meilleurs amis s'échangeaient leurs nouvelles. Léon venait ici pour les vacances.

— Te souviens-tu des ruines où nous allions jouer étant gamins ? demanda André.

— L'espèce de gros murs de pierre à moitié détruits ? Oui, je m'en souviens.



— Je les ai retrouvées par hasard en me promenant. Étonnamment, il n’y a pas trace d’un quelconque passage depuis la dernière fois qu’on est venu.

— Eh bien, tu n’as qu’à me montrer, que je vois ça de mes propres yeux.

Ils arrivèrent bien vite sur les lieux.

— Wow, cet endroit m’avait manqué, s’exclama Léon.

*Deux garçons d’une dizaine d’années s’approchèrent d’un grand mur de pierre. L’un dépassait l’autre d’une tête. Ils paraissaient découvrir le lieu, leurs grands yeux ébahis.*

— *Cet endroit est incroyable, s’écria le plus grand des deux.*

— *Comme c’est gigantesque, renchérit l’autre.*

— *T’imagines ce qu’on pourrait inventer comme jeu ici, s’exclama le grand en sautant sur place.*

*Les garçons couraient comme des fous, faisant le tour de chaque pièce, passant par les endroits protégés par un toit et ressortaient à l’air. Bientôt, une partie de cache-cache débuta entre les deux garçons. Ils ne s’arrêtèrent que quand le soleil se coucha, repartant chacun de leur côté.*



Le lendemain, Léon et André se donnèrent rendez-vous aux ruines. Léon était déjà là quand André arriva.

— Cet endroit m'intrigue, pas toi ?

Léon acquiesça en silence.

Ils entrèrent dans l'aile du bâtiment où il y avait les 19 cellules. S'approchant de la première, André examina chaque détail de la pièce. Il y avait de la poussière partout et le toit était soutenu par une vieille poutre en bois.

*Quand Frère Arnaud rentra dans la pièce, Frère Raymond était en train de préparer son sac.*

— *Mon frère, que fais-tu ? demanda Arnaud.*

— *Je pars comme tous les autres. Ils ont gagné, répondit-il à mi-voix.*

— *Qui a gagné ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire.*

*L'autre ne lui répondit pas, occupé à boucler son sac de toile.*

— *Un conseil, mon frère, pars avant qu'ils n'attaquent le monastère.*

*Il fit mine de partir, puis se retourna et lui adressa un dernier signe d'au revoir. Frère Arnaud resta seul, désespéré. Ainsi, les révolutionnaires avaient gagné. Résigné, il rassembla ses*



*affaires. Comment de telles choses pouvaient arriver à lui qui avait toujours fait de bonnes actions. Lui qui priait tous les soirs et qui travaillait au champ toute la journée. Jamais, en cette année 1791, la vie ne lui avait semblé plus dure qu'à cet instant. Dire qu'il ne reverrait plus jamais le monastère, sa chambre, ses camarades moines mais surtout cette grande horloge au fond du couloir.*

André se coucha tôt ce soir-là. Pendant la nuit, il fit des cauchemars avec des images troublantes et des voix qui résonnaient comme une plainte. Tout était confus, pêle-mêle comme dans un épais brouillard. Il ressentait comme si c'était lui qui le ressentait le désespoir, la terreur, la détresse.

Le lendemain, André partit faire des recherches à la vieille bibliothèque du village. Puis il alla aux archives. Il se plongea dans tous les documents de la région et les cadastres des environs. Le jour suivant, il fit part de ses découvertes à Léon autour d'un bon café.

— Nos ruines portent le nom de la Chartreuse Port Sainte Marie et étaient occupées par des moines jusqu'à la Révolution française où ils ont été chassés. Eh ça, c'est le cadastre, dit André en tendant le document à Léon.



— Intéressant, dit Léon en jetant un coup d’œil au document.

Il eu un petit moment de silence.

— J’ai quelque chose à te dire et je sais que ça va paraître fou mais je les ai vus, les moines, dit André lentement.

Son ami se tourna vers lui et le dévisagea.

— Comment ça, tu les as vus ? interrogea-t-il.

— J’ai fait des sortes de rêves où je voyais des personnes habillées comme des moines et je les entendais. Il y avait comme un danger, je ne sais pas lequel. C’était assez flou.

*Été 1991. Deux garçons sont assis dans l’herbe. Ils sont en grande conversation.*

*— Il faut qu’on arrête de venir ici. Tout le monde va se moquer de nous et en plus on est trop grands maintenant, commença le premier.*

*— Ne laisse pas les grands du collège te monter la tête. Ce sont tous des imbéciles. C’est notre base et on ne l’abandonne pas.*

*— C’est fini. Demain c’est la rentrée et j’ai pas envie qu’on nous prenne pour des bébés. Profite, c’est la dernière fois qu’on vient.*

*— Mais personne n’est au courant, répliqua l’autre d’une voix implorante.*



— *Ça finira par se savoir, dit-il en s'éloignant. Il finit par totalement disparaître au loin.*

*La nuit tomba lentement, créant une ombre gigantesque. L'autre resta immobile, les yeux dans le vide en proie à un grand désarroi. Le bruit d'un oiseau lointain le sortit de sa torpeur. Il fini par se lever, jeta un dernier regard aux ruines puis partit.*

— Tu te souviens du jour où nous avons arrêté d'aller aux ruines ? demanda Léon.

— Bien sûr, c'était le jour le plus triste de ma vie, répondit André en se replongeant dans ses souvenirs.

— Nous ne sommes plus jamais revenus, conclut son vieil ami.

*Année 1794. Frère Arnaud allait chercher de l'eau dans un puits. Voilà 3 ans que lui et les autres moines avaient été expulsés et le monastère détruit. Il n'en restait plus que des ruines. Étonnamment, la grande horloge monumentale n'avait pas une ébréchure et était toujours à sa place. On pourrait croire à une sorte de magie ou penser qu'elle était juste solide. Frère Arnaud avait troqué son rôle de moine pour devenir cordonnier dans un petit village pas très loin. Ses anciens camarades qui avaient survécu à la destruction s'étaient réfugiés depuis bien longtemps dans d'autres monastères de la*



*région. Arnaud aurait fait de même si l'horloge ne l'avait pas retenu.*

*Car une fois par semaine, il prenait son sac et partait pour une journée ne revenant que le lendemain. Il prenait soin de l'horloge: il passait un coup de chiffon régulièrement. C'était tout ce qu'il lui restait de son ancienne vie. Nostalgique, il y venait se recueillir.*

*Un beau matin alors qu'il arrivait aux ruines, il vit plusieurs personnes qui s'activaient, aboyant des ordres à tout bout de champ. Il se cacha dans des grands feuillages, aux aguets. Soudain un grand groupe d'hommes arriva avec l'horloge dans leurs bras. Arnaud vit avec horreur son horloge se faire déposer dans un chariot et disparaître. Il avait perdu la seule chose qu'il lui restait, son unique trésor.*

— Et l'horloge fut transférée dans un beffroi près d'Aigueperse, termina André.

— C'est triste mais surtout injuste pour les moines, déclara Léon.

Il eut un petit moment de silence puis brusquement André, qui semblait plonger dans ses pensées, releva la tête.



— Je pense qu'il est temps de rendre aux moines ce qu'ils ont perdu, dit-il d'une voix confiante.

Quelques années plus tard, après de nombreux efforts et négociations avec la mairie et diverses administrations, les ruines étaient devenues un site touristique. Le succès fut immédiat et tout le monde voulait admirer la belle horloge revenue à sa place d'antan, protégée par une vitrine, plus rayonnante que jamais.



**Merci à nos partenaires  
qui ont soutenu ce projet**



Chapdes-Beaufort



MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE ET  
DE LA JEUNESSE



**Les Amis de la**

**Chartreuse Port-Sainte-Marie**



**☎ : 06-83-80-80-66**

**✉ : chartreuse.psm@wanadoo.fr**

**<http://chartreuse.psm/Chartreuse>**

